

ASTAGUS.

Nos quoque pomiferi Laribus consuevimus horti
Mittere primitias et fingere liba Priapo ;
Rorantesque favos damus, et liquentia mella ;
Nec fore grata minus, quam si caper imbuat aras.

IDAS.

Mille sub uberibus balantes pascimus agnas,
Totque Tarentinæ præstant mihi vellera matres ;
Per totum niveus premitur mihi caseus annus :
Si venias, Crocale, totus tibi serviet hornus.

ASTAGUS.

Qui numerare velit, quam multa sub arbore nostra
Poma legam, citius tenues numerabit aristas.
Semper olus metimus ; nec bruma, nec impedit æstas,
Si venias, Crocale, totus tibi serviet hortus.

IDAS.

Quamvis siccus ager languentes excoquat herbas,
Sume tamen calathos nutanti lacte coactos.
Vellera tunc dabimus, quum primum tempus apricum
Surget, et a tepidis fiet tonsura calendis⁹.

ASTAGUS.

Et nos, quos etiam prætorrida munerat æstas,
Mille reidenti dabimus tibi cortice Chias¹⁰,
Castaneasque nuces totidem, quum sole novembri
Maturis nucibus virides rumpentur echini.

IDAS.

Num, precor, informis videor tibi? num gravis annis?
Decipiorque miser, quoties mollissima tango

ASTAGUS.

Moi aussi, j'ai coutume d'envoyer aux dieux Lares les
prémices de mon jardin, et de faire pour Priape des
gâteaux de farine. Je leur offre un miel pur, des rayons
couverts de rosée ; et ce sacrifice ne leur est pas moins
agréable, je pense, que le sang d'un bouc immolé sur
leurs autels.

IDAS.

Je fais paître mille agneaux qui bêlent auprès de
leurs mères. Autant de brebis de Tarente me fournissent
leur laine. Je presse de blancs fromages pendant toute
l'année. Si tu viens, Crocale, ils seront tous à toi.

ASTAGUS.

On compterait plutôt les épis ondoyants que les fruits
innombrables de mon verger. En hiver comme en été,
je récolte toujours aisément des légumes. Si tu viens,
Crocale, tout mon jardin est à toi.

IDAS.

Quoique la chaleur brûle et dessèche les champs,
accepte ces vases où se balance un épais laitage. Je te
donnerai de la laine, lorsque l'air sera plus doux, et que
les tièdes calendes permettront de tondre les brebis.

ASTAGUS.

Et moi, qu'enrichit même l'excessive ardeur de l'été,
je te donnerai mille figues luisantes de Chio et autant de
châtaignes, lorsque, mûries par le soleil de novembre,
elles rompront leurs bogues verdoyantes.

IDAS.

Oh! dis-le-moi : me trouves-tu laid ou vieux?... Infor-
tuné! me trompé-je lorsque, passant ma main sur mon

Ora manu , primique sequor vestigia floris
Nescius , et gracili digitos lanugine fallo ?

ASTACUS.

Fontibus in liquidis quoties me conspicio , ipse
Admiror toties ; etenim sic flore juventæ
Induimus vultus , ut in arbore sæpe notavi
Cerea sub tenui lucere Cydonia lana.

IDAS.

Carmina poscit amor , nec fistula cedit amori ;
Sed fugit ecce dies , revocatque crepuscula Vesper.
Hinc tu , Daphni , greges , illinc agat Alphisibœus.

ASTACUS.

Jam resonant frondes , jam cantibus obstrepit arbor ;
I procul , o Doryda , primumque reclude canalem ,
Et sine jam dudum sitientes irriget hortos.
Vix ea finierant , senior quum talia Thyrsis :
« Este pares , et ob hoc concordēs vivite ; nam vos
Et decor , et cantus , et amor sociavit , et ætas. »

III

IOLAS , LYCIDAS.

IOLAS.

NUMQUID in hac , Lycida , vidisti forte juvencam
Valle meam ? solet illa tuis occurrere tauris ,
Et jam pæne duas , dum quæritur , eximit horas ;

tendre visage pour y chercher les signes de l'adolescence ,
mes doigts n'y rencontrent qu'un duvet fleuri ?

ASTACUS.

Toutes les fois que je me regarde dans le cristal d'une
fontaine , je m'admire ; car le printemps de l'âge donne
à mes joues ce velouté brillant que j'ai souvent remarqué
dans les fruits dorés de Cydon.

IDAS.

L'amour exige des chants , et la flûte ne se lasse point
d'accompagner les chants d'amour. Mais le jour fuit , et
Vesper ramène le crépuscule. Daphnis , et toi , Alphé-
sibée , reconduisez vos troupeaux , chacun à sa bergerie.

ASTACUS.

Déjà le feuillage murmure , déjà les arbres frémissent.
Dorydas , cours ouvrir le premier canal pour arroser les
jardins depuis longtemps altérés.

Dès qu'ils eurent achevé , le vieux Thyrsis prononça
ce jugement : « Soyez égaux , et que cette égalité vous
fasse vivre en paix ; car la beauté , le chant , l'amour et
l'âge vous unissent. »

III

IOLAS , LYCIDAS.

IOLAS.

LYCIDAS , as-tu vu par hasard ma génisse dans cette
vallée ? elle a coutume d'aller au-devant de tes taureaux.
J'ai déjà perdu près de deux heures à la chercher ; ce-

Nec tamen apparet; duris ego perdita ruscis
Jam dudum et nullis dubitavi crura rubetis
Scindere, nec quidquam post tantum sanguinis egi.

LYCIDAS.

Non satis attendi; neque enim vacat. Uror, Iola,
Uror, et immodice; Lycidan ingrata reliquit
Phyllis, amatque novum, post tot mea munera, Mopsus.

IOLAS.

Mobilior ventis o femina! sic tua Phyllis?
Quæ sibi, nam memini, si quando solus abesses,
Mella etiam sine te jurabat amara videri.

LYCIDAS.

Altius ista querar, si quando vacabis, Iola.
Has pete nunc salices, et lævas flecte sub ulmos.
Nam quum prata calent, illic requiescere noster
Taurus amat, gelidaque jacet spatiat in umbra,
Et matutinas revocat palaribus herbas.

IOLAS.

Non equidem, Lycida, quamvis contemptus, abibo.
Tityre, quas dixit salices pete lævas, et illinc,
Si tamen invenies, deprensam verbere multo
Hac age; sed fractum referas hastile memento.
Nunc age, dic, Lycida, quæ vos tam magna tulere
Jurgia? quis vestro deus intervenit amori?

LYCIDAS.

Phyllide contentus, solus tu testis Iola es,
Callirhoen sprevi, quamvis cum dote rogaret.
En sibi cum Mopso calamos intexere cera

pendant elle ne paraît point. Quoique j'eusse déjà les
jambes déchirées par les ronces, je n'ai pas craint de les
ensanglanter encore dans les buissons, et je n'ai rien ga-
gné après tant de peine.

LYCIDAS.

Je n'y ai pas pris garde. D'ailleurs pouvais-je y songer?
je brûle, Iolas, je brûle avec passion: l'ingrate Phyllis
m'a délaissé, et, après tous les présents que je lui ai
faits, c'est Mopsus qui règne sur son cœur.

IOLAS.

O femmes, plus inconstantes que le vent!... Voilà donc
ta Phyllis! elle qui, je m'en souviens, lorsque tu étais ab-
sent, jurait que, sans toi, le miel même lui semblait amer.

LYCIDAS.

Je te raconterai tout, quand tu pourras m'entendre,
Iolas. Maintenant va du côté des saules, et prends à gau-
che vers les ormeaux. Car, lorsque le soleil brûle les prai-
ries, notre taureau aime à s'y reposer; il s'étend sous un
frais ombrage après s'être promené, et rumine paisible-
ment les herbes du matin.

IOLAS.

Non, malgré ses dédains, je ne partirai pas. Tityre,
dirige-toi, comme Lycidas vient de le dire, vers les saules
et les ormeaux. Si tu y trouves ma génisse, amène-la ici
à grands coups, et ne manque pas de me rapporter le
bâton rompu. Maintenant, Lycidas, quelle a été votre
grande querelle? quel dieu a troublé vos amours?

LYCIDAS.

Content de Phyllis (tu le sais, Iolas), je dédaignai
Callirhoé, quoiqu'elle se présentât avec une dot. Tout à
coup, de concert avec Mopsus, Phyllis se met à unir des

Incipit, et puero comitata sub ilice cantat.
 Hoc ego quum vidi, fateor, sic intimus arsi,
 Ut nihil ulterius tulerim; nam protinus ambas
 Diduxi tunicas, et pectora nuda cecidi.
 Alcippen irata petit, dixitque: « Relicto,
 Improbe, te, Lycida, Mopsum tua Phyllis amabit. »
 Nunc penes Alcippen manet, ac ne forte vegetur,
 Ah! vereor; nec tam nobis ego Phyllida reddi
 Exopto, quam quod Mopso jurgetur anhelor.

IOLAS.

A te cœperunt tua jurgia: tu prior illi
 Victas tende manus; decet indulgere puellæ,
 Vel quum prima nocet. Si quid mandare juvabit,
 Sedulus iratæ contingam nuntius aures.

LYCIDAS.

Jamdudum meditor, quo Phyllida carmine placem:
 Forsitan audito poterit mitescere cantu;
 Et solet illa meas ad sidera ferre Camenas.

IOLAS.

Dic age, nam cerasi tua cortice verba notabo,
 Et decisa feram rutilanti carmina libro.

LYCIDAS.

« Has tibi, Phylli, preces jam pallidus², hos tibi cantus
 Dat Lycidas, quos nocte miser modulatur acerba,
 Dum flet, et excusso dispergit lumina somno.
 Non sic dstricta macrescit turdus oliva,
 Non lepus, extremas legulus quum sustulit uvas,
 Ut Lycidas, domina sine Phyllide, tabidus erro.

roseaux à l'aide de la cire, et à chanter avec lui sous un
 chêne. A cette vue, je l'avoue, j'éprouvai le plus violent
 dépit que j'aie jamais ressenti au fond du cœur; car à
 l'instant je déchirai mes deux tuniques, et me frappai la
 poitrine. Furieuse, elle se rendit chez Alcippe, et me
 dit: « Méchant Lycidas, je t'abandonne; ta Phyllis aime
 Mopsum. » Maintenant elle est chez Alcippe, et je crains
 bien qu'elle ne soit encore volage. Mais je désire moins de
 regagner son cœur que de l'entendre quereller son pul-
 monique amant.

IOLAS.

C'est toi qui as commencé à lui chercher dispute: tu
 lui dois des excuses. Il convient de céder à sa maîtresse,
 même quand elle aurait les premiers torts. Si tu veux me
 charger d'une commission, je la transmettrai fidèlement
 aux oreilles de ton amante irritée.

LYCIDAS.

Depuis longtemps je cherche par quel chant je pourrai
 apaiser Phyllis. Peut-être s'adoucirait-elle, après m'avoir
 entendu: elle a coutume d'élever mes chansons jusqu'aux
 cieux.

IOLAS.

Eh bien, commence. Je graverai tes paroles sur la
 rouge écorce d'un cerisier, et j'irai les lui offrir.

LYCIDAS.

« O ma chère Phyllis, Lycidas va mourir. Écoute sa
 prière: accepte ces vers que ton inconsolable amant
 chante la nuit, en versant des larmes amères, et en por-
 tant de tous côtés des yeux que devrait fermer le sommeil.
 Loin de toi, il erre çà et là, plus exténué que la grive après
 la récolte des olives, plus maigre que le lièvre quand le
 grapilleur a enlevé à la vigne ses derniers raisins. Infor-

Te sine, vae misero! mihi lilia nigra videntur;
Nec sapiunt fontes, et acescunt vina bibenti.

« At si tu venias, et candida lilia fient,
Et sapient fontes, et dulcia vina bibentur.
Ille ego sum Lycidas, quo te cantante solebas
Dicere felicem, cui dulcia sæpe dedisti
Oscula, nec medios dubitasti rumpere cantus,
Atque inter calamos errantia labra petisti.
Ah dolor! et post hoc placuit tibi torrida Mopsi
Vox, et carmen inops, et acerbæ stridor avenæ!
Quem sequeris? quem, Phylli, fugis? formosior illo
Dicor, et hoc ipsum mihi tu narrare solebas.
Sum quoque divitior: certaverit ille tot hœdos
Pascere, quot nostri numerantur vespere tauri?
Quid tibi, quæ nosti, referam? Scis, optima Phylli,
Quam numerosa meis siccetur bucula mulctris,
Et quam multa suos suspendat ad ubera natos.
Sed mihi nec gracilis sine te fiscella salicto
Textitur, et nullo tremuere coagula lacte.

« Quod si dura times etiam nunc verbera, Phylli,
Tradimus ecce manus; licet illæ et vimine torto,
Scilicet et lenta post tergum vite domentur,
Ut mala nocturni religavit brachia Mopsi
Tityrus, et medio furem suspendit ovili.
Accipe, ne dubita, meruit manus utraque pœnas.
His tamen, his isdem manibus tibi sæpe palumbes,
Sæpe etiam leporem, decepta matre, paventem
Misimus in gremium; per me tibi lilia prima

tuné que je suis! sans toi, les lis me semblent noirs; il n'est point de fontaine qui me désaltère, point de vin qui ne s'aigrisse à l'approche de mes lèvres.

« Ah! si tu revenais, ta présence rendrait leur blancheur aux lis, leur fraîcheur aux fontaines, et au vin sa douceur. Je suis ce même Lycidas dont ta voix célébrait le bonheur, Lycidas, à qui tu donnas souvent de délicieux baisers, Lycidas, pour qui tu ne craignais pas d'interrompre tes chansons en approchant tes lèvres des siennes quand elles erraient sur son chalumeau. O douleur! après de telles preuves d'amour, tu t'es laissé séduire par la voix rauque, par le misérable chant et les pipeaux criards de Mopsus! Pour qui m'as-tu quitté? Si j'en crois les discours, il est moins beau que moi, et toi-même tu avais coutume de me le dire. Je suis aussi plus riche; en vain il essaierait de faire paître autant de chèvres que je compte le soir de taureaux. Que te dirai-je que tu ne saches aussi bien que moi? Tu sais, ma bonne Phyllis, combien j'ai de vaches à traire, et combien d'autres ont des veaux pendus à leurs mamelles. Mais, sans toi, je ne puis faire des paniers de saule; sans toi, je ne puis remplir mes corbeilles de lait caillé.

« Si tu crains encore d'être battue, ma chère Phyllis, je m'abandonne à toi. Tu peux me lier les mains derrière le dos avec de l'osier ou du sarment, comme Tityre attachait les bras de Mopsus, qui l'avait volé pendant la nuit, et pendit le larron au milieu de l'étable. Oui, sans doute, mes mains ont mérité un châtement. Et cependant, c'est avec ces mêmes mains que j'ai souvent déposé dans ton sein des ramiers, ou un lièvre tremblant que j'avais dérobé à sa mère. C'est moi qui t'envoyais les pre-

Contigerant, primæque rosæ; vixdum bene florem
Degustabat apîs, tu cingebare coronis.

« AUREA sed forsân mendax tibi munera jactat,
Qui metere occidua ferales nocte lupinos³
Dicitur, et cocto pensare legumine panem;
Qui sibi tunc felix, tunc fortunatus habetur,
Vilia quum subigit manualibus hordea saxis.
Quod si turpis amor precibus (quod abominor), istis
Obstiterit, laqueum miseri nectemus ab illa
Ilice, quæ primum nostros violavit amores.
Hi tamen ante mala figentur in arbore versus:
« Credere, pastores, levibus nolite puellis:
Phyllida Mopsus amat, Lycidan habet ultima rerum. »
NUNC age, si quidquam miseris succurris, Iola,
Perfer, et exora modulato Phyllida cantu.
Ipse procul stabo, vel acuta carice tectus,
Vel propius latitans vicina, ut sæpe, sub ara⁴.

IOLAS.

Ibimus, et veniet, nisi me præsentia fallunt;
Nam bonus a dextro fecit mihi Tityrus omen,
Qui redit inventa non irritus, ecce, juvenca.

miers lis et les premières roses. A peine l'abeille avait-elle goûté une fleur, que déjà ton front était paré de couronnes.

« Mais peut-être Mopsus a-t-il l'audace de te vanter ses riches présents, lui qui, dit-on, le soir, recueille de misérables lupins, et ne se nourrit que de pauvres légumes; lui qui ne se sent pas d'aise et qui se croit au comble du bonheur, lorsqu'il broie de l'orge commune entre deux pierres. Si une indigne passion (je ne puis le croire!) ferme ton oreille à mes prières, dans mon désespoir, je me pendrai à ce chêne qui rompit nos premières amours; et, sur cet arbre maudit, je graverai ces vers: « Pasteurs, défiez-vous des perfides bergères: Mopsus aime Phyllis; Lycidas touche à sa dernière heure. »

Maintenant, Iolas, si tu prends pitié des malheureux, porte mes chants à Phyllis, et tâche de la fléchir. Moi, je me tiendrai à l'écart, derrière ces joncs aigus, ou, comme je l'ai fait souvent, je me cacherai près d'ici, à l'ombre de cet autel.

IOLAS.

J'irai, et, si j'en crois les présages, ta Phyllis reviendra; car le fidèle Tityre, que j'aperçois à droite, m'annonce une bonne nouvelle. Le voici de retour avec sa génisse.

IV

MELIBŒUS, CORYDON, AMYNTAS.

MELIBŒUS.

Quid tacitus, Corydon, vultuque subinde minaci,
 Quidve sub hac platano, quam garrulus adstrepit humor,
 Infesta statione sedes? juvat humida forsan
 Ripa, levatque diem vicini spiritus amnis.

CORYDON.

Carmina jam dudum, non quæ nemorale resultent,
 Volvimus, o Melibœe; sed hæc, quibus aurea possint
 Sæcula cantari, quibus et deus ipse canatur,
 Qui populos Urbemque regit, pacemque togatam.

MELIBŒUS.

Dulce quidem resonas, nec te diversus Apollo
 Despicit, o juvenis; sed magnæ numina Romæ
 Non ita cantari debent, ut ovile Menalæ.

CORYDON.

Quidquid id est, silvestre licet videatur acutis
 Auribus, et nostro tantum memorabile pago;
 Dum mea rusticitas, si non valet arte polita
 Carminis, at certe valeat pietate probari.
 Rupe sub hac eadem, quam proxima pinus obumbrat,
 Hæc eadem nobis² frater meditatur Amyntas,
 Quem vicina meis natalibus admovet ætas.

MELIBŒUS.

Jam puerum calamos et odoræ vincula ceræ
 Jungere nunc cohibes³, levibus quem sæpe cicutis

IV

MÉLIBÉE, CORYDON, AMYNTAS.

MÉLIBÉE.

D'ou te vient cet air pensif et rêveur, Corydon? Que
 fais-tu dans une attitude si pénible, sous ce platane, au
 pied duquel l'eau fait entendre un doux murmure? Tu te
 plais sans doute sur cet humide bord, où la fraîcheur de
 la rivière tempère la chaleur du jour?

CORYDON.

Depuis longtemps je médite des vers qui n'aient rien
 d'agreste, ô Mélibée! des vers qui célèbrent l'âge d'or,
 et qui chantent la gloire de ce dieu, arbitre de la paix
 dans Rome, et maître absolu de l'univers.

MÉLIBÉE.

Tes vers sont doux, jeune berger, et Apollon ne dé-
 tourne pas de toi ses regards; mais les grandes divinités de
 Rome exigent un autre ton que les bergeries de Ménalque.

CORYDON.

Sans doute mes vers paraîtront grossiers à des oreilles
 délicates, et ne peuvent convenir qu'à notre hameau.
 Mais si leur rusticité n'a point la perfection de l'art, la
 reconnaissance qui me les inspire leur attirera du
 moins quelques suffrages. Au pied de cette roche cou-
 ronnée de sapins, le même sujet occupe mon frère
 Amyntas, dont l'âge se rapproche du mien.

MÉLIBÉE.

Tu lui permets donc enfin d'unir des roseaux avec de la
 cire odorante, lui dont tu blâmas si souvent les efforts avec